

L'EUCCHARISTIE, Mystère à croire, à célébrer, à vivre (IV)

II. Entrer dans l'intelligence de ce que nous vivons à l'Eucharistie

Je vous propose ici d'entrer dans l'intelligence de ce que nous vivons à l'Eucharistie en suivant, pas à pas, le déroulement d'une célébration de l'Eucharistie. Il y aura quatre points : 1. L'ouverture de la célébration II. La liturgie de la Parole III. La liturgie eucharistique et IV : le rite de conclusion. Nous avons déjà commencé, la dernière fois, par les cloches... Je n'y reviens pas...

En fait, il faut préciser que le cœur de la célébration est composé de la liturgie de la Parole et de la liturgie eucharistique, et que ces deux volets qui constituent le cœur de la Messe ne forment, au fond, qu'un seul acte de culte. *PGMR* § 8 : « La messe comporte comme deux parties : la liturgie de la parole et la liturgie eucharistique ; mais elles sont si étroitement liées qu'elles forment un seul acte de culte. En effet, la messe dresse la table aussi bien de la parole de Dieu que du Corps du Seigneur, où les fidèles sont instruits et restaurés. » Vous percevez ici les nuances : la messe comporte *comme* deux parties : dans le texte latin du Missel romain, nous avons l'adverbe *quodammodo*, qui signifie « en quelque sorte, de quelque façon »¹. On parle couramment des deux tables de la Parole et de l'Eucharistie mais il faut voir ces deux tables dans une profonde unité. C'est ce sur quoi le Concile, dans sa Constitution sur la liturgie, que le Missel romain ne fait que reprendre ici, insistait déjà : « Les deux parties qui constituent en quelque sorte la messe, c'est-à-dire la liturgie de la parole et la liturgie eucharistique, sont si étroitement unies entre elles qu'elles constituent un seul acte de culte. »² (en quelque sorte : nous avons déjà *quodammodo*). C'est ce sur quoi Jean-Paul II insistait également dans *Mane nobiscum Domine* : « à chaque Messe, la liturgie de la Parole de Dieu précède la liturgie eucharistique, dans l'unité des deux 'tables', celle de la Parole et celle du Pain. » À la table de l'Eucharistie, c'est bien la Parole qui se fait chair. Et Benoît XVI soulignait le « lien intrinsèque entre la Parole de Dieu et l'Eucharistie. En écoutant la Parole de Dieu, la foi naît ou se renforce (cf. Rm 10, 17) ; dans l'Eucharistie, le Verbe fait chair se donne à nous comme nourriture spirituelle. [...] on doit constamment garder à l'esprit que la Parole de

Dieu, lue par l'Église et annoncée dans la liturgie, conduit à l'Eucharistie comme à sa fin naturelle. »³

Le cœur de la célébration eucharistique est donc la liturgie de la Parole où la Parole est proclamée, où Dieu nourrit son peuple de sa Parole *et* la liturgie eucharistique où l'on mange le Corps du Christ et où l'on boit son Sang, donc qui se vit sous la forme d'un repas – un repas très particulier, c'est évident, puisqu'il s'agit d'un repas sacrificiel.

Est-ce que la proclamation de la Parole suivie d'un repas ne vous rappelle pas l'assemblée du Sinai où l'Alliance entre Dieu et son peuple est scellée, cette alliance qui est le fruit de la libération de l'esclavage d'Égypte ? *Ex 24, 3-11*

La messe, c'est le sacrement qui – je cite le Concile Vatican II « perpétue le sacrifice de la croix au long des siècles », « le mémorial de la mort et de la résurrection [du Christ] »⁴

Et ce cœur de la célébration eucharistique composé de la liturgie de la Parole et de la liturgie eucharistique est précédé de l'ouverture de la célébration (procession d'entrée, vénération de l'autel, salutation, préparation pénitentielle, etc. jusqu'à la prière d'ouverture appelée *collecte*) parce que ce que nous allons vivre à l'Eucharistie est tellement grand que nous avons besoin d'une ouverture, d'une introduction et d'une préparation (cf. *PGMR*). Et ce cœur de la célébration est également suivi du rite de conclusion qui a pour but de récapituler ce que nous avons célébré et d'opérer un passage vers la vie la plus ordinaire, vers la vie la plus quotidienne, et ce passage se dit dans un envoi en mission. Il importe de ne pas zapper cela parce que la Messe ne s'achève pas avec la communion mais elle s'achève en mission. « Une Eucharistie qui ne se traduit pas en une pratique concrète de l'amour est en elle-même tronquée. »⁵ Et fondamentalement, on peut dire que l'Eucharistie est le sacrement de l'amour qui transforme, qui nous transforme. Cf. Cardinal Ratzinger, le 2 juin 2002, a donné une conférence sur le thème : « Eucharistie, communion et solidarité », conférence dans laquelle il souligne que, dans l'Église antique, le sacrement de l'Eucharistie était assez communément appelé « *Agape*- amour, c'est-à-dire *Pax*-paix; les chrétiens de l'époque ont ainsi exprimé de façon incisive le lien incomparable entre le mystère de la présence cachée de Dieu et la pratique du service de la paix, de la façon des chrétiens d'être la paix. » Cf. Pape François : « participer à l'Eucharistie engage à l'égard des autres, en particulier des pauvres, en nous éduquant à passer de la chair du Christ à la chair de nos frères, dans

¹ F. GAFFIOT, *ad. loc.*

² SC n° 56.

³ *Sacramentum caritatis*, n° 44.

⁴ SC § 47.

⁵ BENOÎT XVI, *Deus caritas est*, § 14, 2005.

lesquels il attend d'être reconnu, servi, honoré et aimé par nous. »

Pour célébrer l'Eucharistie, nous franchissons un seuil, nous passons par une porte, nous entrons dans une église. Xavier Accart parle de ce passage comme du « passage que nous avons à opérer des apparences au mystère qui leur est sous-jacent, de la dispersion mondaine à l'union au Christ, de la mort à la vie. »⁶ Jésus, dans l'Évangile de Jn, s'est défini lui-même comme étant « la porte » : Jn 10, 7 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis. » Jn 10, 9 : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ». Passant la porte de l'église, je prends conscience que j'ai besoin de passer par cette porte qu'est le Christ pour être sauvée... Et que dans la célébration de l'eucharistie, c'est précisément ce que je vais faire : passer par le Christ, passer en lui et avec lui de la mort à la vie, passer de ce monde vers le Père. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien que, même lorsque les fonds baptismaux ne se trouvent pas ou ne se trouvent plus à l'entrée de l'église, il y a au moins un bénitier et quand je mets la main dans l'eau bénite pour me signer, à l'entrée de l'église, j'associe ainsi le franchissement de ce seuil, de cette porte, à mon baptême, à ma naissance à la vie nouvelle, qui passe par une communion au Christ mort et ressuscité : Rm 6, 4 : « Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle. »

Quand nous entrons dans l'église ou la chapelle où l'Eucharistie est célébrée : importance du SILENCE... Silence habité par la présence du Seigneur qui nous attend, silence d'écoute car, comme le soulignait Benoît XVI, « Dieu parle à voix basse »...

A. L'ouverture de la célébration

« Ce qui précède la liturgie de la Parole, c'est-à-dire le chant d'entrée, la salutation, la préparation pénitentielle, le Kyrie, le Gloria et la prière d'ouverture (collecte), a le caractère d'une ouverture, d'une introduction et d'une préparation. (3) Le but de ces rites est que les fidèles qui se réunissent réalisent une communion, et se disposent à bien entendre la parole de Dieu et à célébrer dignement l'Eucharistie. » (PGMR, 24)

1. Le chant d'entrée

Le chant d'entrée est très important. En effet, « Lorsque le peuple est rassemblé, tandis que le prêtre

entre avec les ministres, on commence le chant d'entrée. Le but de ce chant est d'ouvrir la célébration, de favoriser l'union des fidèles rassemblés, d'introduire leur esprit dans le mystère du temps liturgique ou de la fête, et d'accompagner la procession du prêtre et des ministres. » (PGMR, § 25)

La qualité du répertoire est tout à fait capitale... Il y a un très beau texte de Rupert de Deutz (1070-1129) qui nous dit l'importance de ce chant : « Quand l'évêque est sur le point de s'avancer vers le saint autel, l'évêque lui-même aussi bien que toute l'assemblée présente doivent dilater leur âme (c'est moi qui souligne), tenir dans l'ample sein de la foi la mémoire de l'incarnation, la nativité, la passion, la résurrection et l'ascension de notre Seigneur Jésus-Christ et la mémoire de tous les saints qui, depuis le commencement du monde, l'ont attendu de leurs vœux, l'ont préfiguré par leurs actes, l'ont annoncé par leurs paroles et leurs écrits ; dans la contemplation de l'exemple de ces saints, ils doivent laisser éclater sur leurs lèvres le chant de l'antienne que l'on dit à l'entrée. En effet, comme l'entrée de l'évêque représente l'entrée du Fils de Dieu en ce monde, l'antienne qui se chante à l'entrée représente les voix des patriarches et des prophètes en attente. »⁷

Si nous prenons Rupert de Deutz au sérieux, quand nous voyons l'évêque ou, à défaut d'évêque, le prêtre, s'avancer dans la procession d'entrée, nous devrions nous laisser saisir par la venue du Fils en ce monde, faire mémoire de cet incroyable événement qui a bouleversé l'histoire du monde : l'incarnation du Verbe... La venue de Dieu dans notre chair... Au cours de l'audience du 13 janvier 2013, Benoît XVI soulignait que « 'Le Verbe s'est fait chair' est l'une de ces vérités à laquelle nous nous sommes tant habitués que la grandeur de l'événement qu'elle exprime ne nous touche presque plus. »

Il nous faut bien mesurer le fait que, comme le disait le P. Gelineau, « Toute action liturgique commence par les pieds. » Et ceci est important... Tout simplement, quand le prêtre s'avance dans la procession d'entrée, si nous prenons conscience de la venue du Fils en notre monde, nous prenons conscience que l'amour de Dieu n'est pas qu'en paroles, il est en actes. Pour que nous puissions le rejoindre, Dieu s'est abaissé jusqu'à notre condition humaine et il a tout assumé de notre condition humaine – hormis le péché – il a assumé le travail, il a assumé la fatigue, il a assumé le poids des jours, la contrainte du temps, de l'espace, il a assumé le passage par la mort et en a fait un passage vers Dieu qui est la Vie en plénitude. Je cite encore Benoît XVI,

⁶ ACCART X., *Comprendre et vivre la liturgie. Signes et symboles expliqués à tous*, Paris, Presses de la Renaissance, 2009, p. 32.

⁷ RUPERT DE DEUTZ, *De divinis officiis*, I, 28, in CASSINGENA-TREVEDY F., *Chante et marche. Les introïts*, I, Paris, Ad Solem, 2012, p. 51-52.

audience du 13 janvier 2013 : « le fait de l'Incarnation, de Dieu qui se fait homme comme nous, nous montre le réalisme inouï de l'amour divin. L'action de Dieu, en effet, ne se limite pas aux paroles, nous pourrions même dire qu'Il ne se contente pas de parler, mais il se plonge dans notre histoire et assume en lui la fatigue et le poids de la vie humaine. Le Fils de Dieu s'est fait vraiment homme, il est né de la Vierge Marie, en un temps et en un lieu déterminés, à Bethléem sous le règne de l'empereur Auguste, sous le gouverneur Quirinius (cf. Lc 2, 1-2) ; il a grandi dans une famille, il a eu des amis, il a formé un groupe de disciples, il a instruit les apôtres pour continuer sa mission, il a terminé le cours de sa vie terrestre sur la croix. Cette manière d'agir de Dieu est un puissant encouragement à nous interroger sur le réalisme de notre foi, qui ne doit pas être limitée au domaine du sentiment, des émotions, mais doit entrer dans le concret de notre existence, doit toucher par conséquent notre vie de tous les jours et l'orienter aussi de manière pratique. Dieu ne s'est pas arrêté aux paroles, mais nous a indiqué comment vivre, en partageant notre propre expérience, à l'exception du péché. »

J'en reviens au chant d'entrée : ce chant doit assumer, pour reprendre une expression de F. Cassingena-Trévedy « une fonction dispositive »⁸, c'est-à-dire qu'il a pour fonction de « dilater notre âme », comme le dit Rupert de Deutz, et de nous ajuster intérieurement au mystère que nous allons célébrer, de nous disposer au mystère que nous allons célébrer. Ce chant doit nous réunir, favoriser notre communion et nous aider à nous recueillir, à passer du tumulte de nos activités pour nous faire entrer, véritablement, dans l'espace liturgique. C'est un véritable seuil que ce chant d'entrée. Il nous fait donc entrer en célébration, en liturgie, et de manière plus spécifique, le chant d'entrée devrait nous introduire aussi en Écriture, pour reprendre encore une expression de F. Cassingena. C'est dire que, décidément, on ne peut pas se contenter des chansonnettes qu'on entend parfois en guise de chant d'entrée. En ce sens, les introïts du répertoire grégorien sont – me semble-t-il – indépassables. Le souci, c'est qu'il n'y a de chant grégorien qu'en langue latine... J'en conviens... Alors, il ne s'agit pas de dire : ne chantons que du latin, on n'y comprend rien mais cela ne fait rien, au moins, ça nous rappelle le bon vieux temps... Ceci serait un peu court comme raisonnement ! Mais je rappelle simplement que le Concile Vatican II n'a jamais préconisé de **supprimer** le latin de la liturgie au profit des langues vernaculaires. Vous savez que cette question latin/langues

vernaculaires est encore une question sensible pour certains mais sur cette question particulière, comme d'ailleurs sur toutes les autres questions concernant la liturgie, il convient d'être mesuré, et surtout, de se situer en Église. Le texte du Concile Vatican II sur la liturgie notait que, pour que les fidèles puissent participer activement au mystère eucharistique (nous reviendrons sur ce que le Concile appelle « la participation active des fidèles ») : « On pourra donner la place qui convient à la langue du pays dans les messes célébrées avec le concours du peuple, surtout pour les lectures et la 'prière commune', et, selon les conditions locales, aussi dans les parties qui reviennent au peuple [...]. »⁹ Et ceci est une excellente chose et il n'est absolument pas question de revenir dessus. C'est acquis. C'est heureux. Nous comprenons les lectures, nous comprenons les prières, qui résonnent dans notre langue maternelle. Mais vous voyez toutes les nuances que comporte ce texte. Mais le même paragraphe 54 poursuit : « On veillera cependant à ce que les fidèles puissent dire ou chanter ensemble, en langue latine, aussi les parties de l'ordinaire de la messe qui leur reviennent. » D'ailleurs, dans le paragraphe consacré à la langue liturgique, la Constitution sur la liturgie dit clairement : « L'usage de la langue latine, sauf droit particulier, sera conservé dans les rites latins. »¹⁰ Et, dans son exhortation apostolique post-synodale *Sacramentum Caritatis*, en 2007, Benoît XVI écrivait : « tout en tenant compte de diverses orientations et des diverses traditions très louables, je désire que, comme les Pères synodaux l'ont demandé, le chant grégorien en tant que chant propre à la liturgie romaine soit valorisé de manière appropriée. » Ceci est d'ailleurs tout à fait conforme à ce qui est indiqué dans la Constitution sur la Liturgie que reprend la *PGMR* 41 : « Le chant grégorien, en tant que chant propre de la liturgie romaine, doit, toutes choses égales par ailleurs, occuper la première place. Les autres genres de musique sacrée, et surtout la polyphonie, ne sont nullement exclus, pourvu qu'ils s'accordent avec l'esprit de l'action liturgique et qu'ils favorisent la participation de tous les fidèles. »

Importance de ce chant d'entrée qui doit contribuer à manifester l'unité des personnes rassemblées : l'unité des voix révèle et contribue à faire l'unité des cœurs. Et donc, les personnes rassemblées ne sont pas un amas d'individus mais constituent un peuple, une assemblée. Ce moment où l'assemblée chante en attendant le prêtre, au début de la Messe, est un moment très important : « quand l'assemblée attend le prêtre dans la joie du chant, elle

⁸ CASSINGENA-TRÉVEDY, *op. cit.*, p. 52.

⁹ SC 54.

¹⁰ SC, § 36.

est identifiée à l'Épouse qui attend le représentant qualifié de son Époux »¹¹, à savoir le prêtre.

Notre participation à l'eucharistie est une réponse à l'appel de Dieu... Ce n'est pas nous qui menons la barque ! Et l'Eucharistie dominicale, pour le catholique, n'est pas optionnelle, je vous dis les choses telles qu'elles sont : elle a un caractère d'obligation... C'est même dans le Code de Droit canonique de 1983 : « le dimanche et les autres jours de fête de précepte, les fidèles sont tenus par l'obligation de participer à la Messe. » C'est donc une obligation pour le catholique, à moins d'empêchement grave, ceci est entendu... Pourquoi ? Non pas parce que l'Église nous pose des conditions qui vont nous embêter pour entrer au ciel et, entre autres, nous empêcher de faire ce qu'on veut le dimanche ! Mais parce que l'Église est une Mère et elle sait que nous ne pouvons pas vivre en chrétiens sans la messe dominicale... (Quand on parle de Messe dominicale, ceci inclut aussi les messes dominicales anticipées du samedi soir, bien sûr... Mais il ne faudrait évidemment pas choisir d'aller à la messe du samedi soir de manière automatique pour se débarrasser de la messe du dimanche...) Nous en avons besoin pour vivre en chrétiens... Cf. Homélie du pape Benoît XVI, lors de la messe de conclusion du Congrès eucharistique de Bari, en Italie, le 29 mai 2005 : « Ce Congrès eucharistique, qui arrive aujourd'hui à sa conclusion, a voulu présenter le dimanche comme la "Pâque hebdomadaire", expression de l'identité de la communauté chrétienne et centre de sa vie et de sa mission. Le thème choisi - "Sans le dimanche nous ne pouvons pas vivre" - nous ramène à l'an 304, lorsque l'empereur Dioclétien interdit aux chrétiens, sous peine de mort, de posséder les Écritures, de se réunir le dimanche pour célébrer l'Eucharistie et de construire des lieux pour leurs assemblées. À Abitène, une petite ville située dans l'actuelle Tunisie, 49 chrétiens furent surpris un dimanche alors que, réunis dans la maison d'Octave Félix, ils célébraient l'Eucharistie, bravant ainsi les interdictions impériales. Arrêtés, ils furent conduits à Carthage pour être interrogés par le Proconsul Anulinus. La réponse, parmi d'autres, qu'un certain Eméritus donna au Proconsul qui lui demandait pourquoi ils avaient transgressé l'ordre sévère de l'empereur, est significative. Il répondit : "Sine dominico non possumus": sans nous réunir en assemblée le dimanche pour célébrer l'Eucharistie, nous ne pouvons pas vivre. Les forces nous manqueraient pour affronter les difficultés quotidiennes et ne pas succomber. Après d'atroces tortures, ces 49 martyrs d'Abitène furent mis à mort. Ils confirmèrent ainsi leur foi, à travers

l'effusion de leur sang. Ils moururent, mais ils vainquirent : nous les rappelons à présent dans la gloire du Christ ressuscité.

Les martyrs d'Abitène représentent une expérience sur laquelle nous, chrétiens du XXI siècle, nous devons réfléchir. Pour nous non plus, il n'est pas facile de vivre en chrétiens, même s'il n'y a pas ces interdictions de l'empereur. Mais, d'un point de vue spirituel, le monde dans lequel nous nous trouvons, souvent marqué par une consommation effrénée, par l'indifférence religieuse, par un sécularisme fermé à la transcendance, peut apparaître comme un désert aussi aride que celui "grand et redoutable" (Dt 8, 15) dont nous a parlé la première lecture, tirée du Livre du Deutéronome. Dieu vint à l'aide du peuple hébreu en difficulté dans ce désert avec le don de la manne, pour lui faire comprendre que "l'homme ne vit pas seulement de pain, mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de Yahvé" (Dt 8, 3). Dans l'Evangile d'aujourd'hui, Jésus nous a expliqué à quel pain Dieu, à travers le don de la manne, voulait préparer le peuple de la Nouvelle Alliance. Faisant allusion à l'Eucharistie, il a dit : "Voici le Pain descendu du ciel; il n'est pas comme celui qu'ont mangé les pères et ils sont morts; qui mange ce pain vivra à jamais" (Jn 6, 58). Le Fils de Dieu, s'étant fait chair, pouvait devenir Pain, et être ainsi la nourriture de son peuple, de nous qui sommes en marche en ce monde vers la terre promise du Ciel. Nous avons besoin de ce Pain pour affronter les difficultés et la fatigue du voyage. Le Dimanche, Jour du Seigneur, est l'occasion propice pour puiser notre force en Lui, qui est le Seigneur de la vie. Le précepte de fête n'est donc pas un devoir imposé de l'extérieur, un fardeau qui pèse sur nos épaules. Au contraire, participer à la Célébration dominicale, se nourrir du Pain eucharistique et faire l'expérience de la communion des frères et des soeurs dans le Christ, est un besoin pour le chrétien, est une joie; ainsi, le chrétien peut trouver l'énergie nécessaire pour le chemin que nous devons parcourir chaque semaine. Un chemin, par ailleurs, qui n'est pas arbitraire : la route que Dieu nous indique dans sa Parole va dans la direction inscrite dans l'essence même de l'homme. La Parole de Dieu et la raison vont de pair. Suivre la Parole de Dieu, aller avec le Christ signifie pour l'homme se réaliser soi-même ; l'égarer équivaut à s'égarer soi-même.

Le Seigneur ne nous laisse pas seuls sur ce chemin. Il est avec nous; Il désire même partager notre sort jusqu'à s'identifier avec nous. Dans l'entretien que l'Evangile vient de nous rapporter, Il dit : "Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui" (Jn 6, 56). Comment ne pas se réjouir d'une telle promesse ? Nous avons cependant entendu que, à

¹¹ LE GALL R., *La Messe au fil de ses rites*, p. 17.

cette première annonce, les gens, au lieu de se réjouir, commencèrent à discuter et à protester : *"Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger?"* (Jn 6, 52). En vérité, cette attitude s'est répétée de nombreuses autres fois au cours de l'histoire. On dirait que, au fond, les gens ne veulent pas que Dieu soit aussi proche, aussi accessible, aussi actif dans leurs vies. Les gens le veulent grand et, en définitive, nous aussi, souvent, nous le voulons plutôt un peu loin de nous. On soulève alors des questions qui veulent démontrer, en fin de compte, qu'une telle proximité serait impossible. Mais les paroles que le Christ a prononcées en cette circonstance demeurent dans toute leur clarté : *"En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous"* (Jn 6, 53). En vérité, nous avons besoin d'un Dieu proche. Face au murmure de protestation, Jésus aurait pu se replier sur des paroles rassurantes : *"Mes amis, aurait-il pu dire, ne vous inquiétez pas ! J'ai parlé de chair, mais il s'agit seulement d'un symbole. Je ne veux parler que d'une profonde communion de sentiments"*. Mais non, Jésus n'a pas eu recours à de telles simplifications. Il a fermement conservé son affirmation, tout son réalisme, même face à la défection d'un grand nombre de ses disciples (cf. Jn 6, 66). Il s'est même révélé disposé à accepter la défection de ses apôtres eux-mêmes, pour ne pas changer quoi que ce soit à l'aspect concret de son discours : *"Voulez-vous partir, vous aussi ?"* (Jn 6, 67), a-t-il demandé. Grâce à Dieu, Pierre a donné une réponse que nous aussi, aujourd'hui, pleinement conscients, nous faisons nôtre : *"Seigneur à qui irons-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle"* (Jn 6, 68). Nous avons besoin d'un Dieu proche, d'un Dieu qui se remet entre nos mains et qui nous aime.

Dans l'Eucharistie, le Christ est réellement présent parmi nous. Sa présence n'est pas une présence statique. C'est une présence dynamique, qui nous saisit pour nous faire siens, pour nous assimiler à Lui. Le Christ nous attire à Lui, il nous fait sortir de nous-mêmes pour faire de nous tous une seule chose avec Lui. De cette façon, il nous insère également dans la communauté des frères, et la communion avec le Seigneur est toujours également une communion avec nos soeurs et avec nos frères. Et nous voyons la beauté de cette communion que la Sainte Eucharistie nous donne.

Nous abordons ici une dimension supplémentaire de l'Eucharistie, dont je voudrais également traiter avant de conclure. Le Christ que nous rencontrons dans le sacrement est le même ici à Bari qu'à Rome, ici en Europe qu'en Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie. C'est l'unique et même

Christ qui est présent dans le Pain eucharistique de chaque lieu de la terre. Cela signifie que nous ne pouvons le rencontrer qu'avec tous les autres. Nous ne pouvons le recevoir que dans l'unité. N'est-ce pas ce que nous a dit l'apôtre Paul dans la lecture que nous venons d'entendre ? Écrivant aux Corinthiens, il affirmait : *"Parce qu'il n'y a qu'un pain, à plusieurs nous ne sommes qu'un corps, car tous nous participons à ce pain unique"* (1 Co 10, 17). La conséquence est claire : nous ne pouvons pas communiquer avec le Seigneur, si nous ne communiquons pas entre nous. Si nous voulons nous présenter à Lui, nous devons également nous mettre en mouvement pour aller les uns à la rencontre des autres. C'est pourquoi il faut apprendre la grande leçon du pardon : ne pas laisser notre âme être rongée par le ressentiment, mais ouvrir notre cœur à la magnanimité de l'écoute de l'autre, ouvrir notre cœur à la compréhension à son égard, à l'éventuelle acceptation de ses excuses, au don généreux des nôtres. »

Jean-Paul II a écrit une longue lettre apostolique sur le dimanche, en 1998... Elle est extrêmement longue et extrêmement riche et belle – je ne peux pas en décrire tous les aspects mais je vous invite à la lire – et dans la conclusion, il invite précisément les fidèles à envisager le caractère d'obligation de la Messe du dimanche davantage comme un besoin inscrit au plus profond de l'existence chrétienne que comme un précepte. « La richesse spirituelle et pastorale du dimanche, telle que la tradition nous l'a transmise, est vraiment grande. Prise dans toute sa signification et avec toutes ses implications, elle est en quelque sorte une synthèse de la vie chrétienne et une condition pour bien la vivre. On comprend donc pourquoi l'observance du jour du Seigneur tient particulièrement à cœur à l'Église, et pourquoi elle reste précisément une véritable obligation dans le cadre de la discipline ecclésiale. Cette observance, avant même d'être un précepte, doit cependant être ressentie comme un besoin inscrit au plus profond de l'existence chrétienne. Il est vraiment d'une importance capitale que tout fidèle soit convaincu qu'il ne peut vivre sa foi dans la pleine participation à la vie de la communauté chrétienne sans prendre part régulièrement à l'assemblée eucharistique dominicale. Si dans l'Eucharistie se réalise la plénitude du culte que les hommes doivent à Dieu, et qui n'a d'équivalent dans aucune autre expérience religieuse, cela s'exprime avec une efficacité particulière dans l'assemblée dominicale de toute la communauté, obéissant à la voix du Ressuscité qui la convoque pour lui donner la lumière de sa Parole et la nourriture de son Corps comme source sacramentelle permanente de rédemption. La grâce

qui jaillit de cette source renouvelle les hommes, la vie, l'histoire.» (*Dies Domini*, n° 81) Au début du même document, au numéro 4, JP II a cette belle expression : « Malheureusement, lorsque le dimanche perd son sens originel et se réduit à n'être que la 'fin de la semaine', il peut arriver que l'homme, même en habits de fête, devienne incapable de faire une fête, parce qu'il reste enfermé dans un horizon si réduit qu'il ne peut plus voir le ciel. »

Revenons à nos rites d'entrée : « Avant même que le prêtre n'arrive, qui représente Dieu, la seule assemblée qui l'attend témoigne déjà de l'action divine. Assurément, les fidèles sont venus librement, mais leur décision 'd'aller à la messe' est en fait une réponse à un appel divin, concrétisé par les directives de l'Église. Se rendre à l'église, c'est entendre l'invitation que Dieu nous adresse, pour que nous entrions dans le mystère de l'Alliance : l'assemblée liturgique, en tant que telle, est une œuvre divine. »¹² Déjà dans la *Didascalie des Apôtres*, un texte qui remonte au 3^{ème} siècle, nous lisons : « Puisque vous êtes membres du Christ, ne vous dispersez pas loin de l'Église, au lieu de vous réunir. Puisque vous avez le Christ comme chef, ne vous laissez pas aller et ne privez pas le Sauveur de ses membres. »

Ceci est important : c'est Dieu qui fait de nous son Peuple... et comme le note encore R. Le Gall : « toute assemblée liturgique est représentative du Peuple de Dieu. » Nous sommes déjà, à chaque eucharistie, les prémices du grand Peuple de Dieu, du Peuple immense des sauvés au sein duquel chacun aura sa place, à la fin des temps, quand Dieu sera tout en tous.

¹² LE GALL R., *op. cit.*, *ad. loc.* C'est sur cet ouvrage que je m'appuie pour la suite de cette partie.